

(15 centimes dans les départements et dans les gares de chemins de fer.)

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAMURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : La probité à l'épreuve; Sinadab.
VARIÉTÉS : Spiridion; Souvenirs d'enfance; Dangers de la mollesse d'esprit et de la paresse; Morale de l'enfance (suite);
Écouter et parler; Prévoyance de la fourmi; L'orgue.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LA PROBITÉ À L'ÉPREUVE.

I

Ruiné, en 1793, par la révolution, qui sévissait alors dans toute sa violence, et obligé de quitter la France, le jeune Delrive s'était retiré à Lausanne. Là, il se mit en pension dans une maison où logeait aussi un autre émigré français; c'était un vieillard, parent éloigné de sa famille, nommé M. d'Orselin.

M. d'Orselin ne pouvait se consoler d'avoir perdu une fortune immense, et il était devenu d'une avarice excessive. Il était en outre extrêmement égoïste, et, pour n'être pas obligé de venir en aide à de plus malheureux que lui, il affectait une grande pauvreté. Il avait un logement commode, mais très-modeste, et pour tout domestique une jeune servante. L'ennui et un intérêt secret lui donnèrent le désir de s'attacher à Delrive, qui, seul et ayant apporté quelque argent, ne pouvait pas lui être fort à charge. Il lui offrit une chambre à côté de la sienne. Delrive, âgé de vingt-six ans, rempli d'esprit et d'amabilité, ayant reçu l'éducation la plus parfaite, était pour tout le monde une société agréable, et surtout pour un vieillard accablé de regrets, d'inquiétudes et d'infirmités.

M. d'Orselin, tout égoïste qu'il était, s'attacha à son jeune voisin et parut l'aimer beaucoup.

Tous les jours leur liaison devenait plus intime.

Delrive manifesta un jour sa surprise à son vieil ami de ce qu'il n'avait pas fait venir auprès de lui son unique neveu, qui avait émigré depuis trois ou quatre années. Ce neveu, qui s'appelait aussi d'Orselin, était un jeune homme intéressant; mais il avait une femme, des enfants, et le vieux d'Orselin, trop personnel pour se charger d'une famille entière, prétendait que sa pauvreté ne lui permettait pas de secourir son malheureux neveu, qui, relégué au fond de l'Espagne, y languissait dans la misère. Néanmoins, il assura Delrive qu'il avait la plus vive tendresse pour le jeune d'Orselin.

« J'ai été jadis son bienfaiteur, dit-il, et mon plus grand chagrin est de ne pouvoir l'être aujourd'hui. »

Au reste, M. d'Orselin, tout égoïste qu'il était, paraissait s'attacher sincèrement à Delrive. Il ne pouvait plus se passer de lui.

« Je vous regarde comme mon fils, » lui disait-il un jour.

Une autre fois, lui serrant affectueusement la main, il lui dit :

« C'est Dieu qui vous a envoyé à moi; votre amitié a ranimé mes forces et prolonge mon existence. Je vous prouverai que je ne suis point ingrat. Je vous donnerai.... je vous laisserai.... »

A ces mots, le vieillard s'interrompit, comme fâché d'être allé si loin; puis il s'écria :

« Qu'est-ce donc que j'ai dit là? Je parle comme dans le temps où j'étais riche. J'oublie que je n'ai rien à donner, rien à laisser.... Causons d'autre chose. »

Delrive ne demandait pas mieux et ne pensa plus à cet incident.

Cependant, la somme que Delrive avait apportée de France diminuait assez rapidement, malgré l'extrême économie avec laquelle il vivait. Il se proposait donc d'entreprendre prochainement quelque négoce pour gagner sa vie.

Dans ce nouveau dessein, il comptait beaucoup sur l'amitié de M. d'Orselin; il ne doutait pas qu'il ne fût infiniment plus riche qu'il ne prétendait l'être; et il espérait pouvoir prendre assez d'ascendant sur lui pour l'engager à lui confier quelques fonds.

II

Un soir, en rentrant chez lui, Delrive apprit que M. d'Orselin venait de tomber en apoplexie; il envoya chercher un médecin. On saigna plusieurs fois le malade, qui ne reprit sa connaissance que le lendemain matin, mais non l'usage libre de la parole; il ne pouvait que bégayer quelques mots à peine intelligibles. Il montrait une extrême agitation. Delrive ne quitta point le chevet de son lit.

Sur le soir, M. d'Orselin parut être beaucoup plus mal; il fit entendre par ses signes et quelques monosyllabes mal articulés, qu'il désirait un prêtre.

Delrive chargea la servante d'aller en chercher un : elle sortit. M. d'Orselin, plus agité que jamais, se trouvant seul avec Delrive, se souleva avec effort pour prendre sous son chevet un gilet de la poche duquel il tira deux clefs qu'il présenta à Delrive, en lui montrant une petite armoire à deux pas de son lit.

D'après cette indication, Delrive ouvrit l'armoire avec la plus grosse clef.... Le moribond lui indiqua du doigt une cassette; Delrive referma l'armoire, y laissa la clef, et apporta la cassette, qui était excessivement lourde. M. d'Orselin eut l'air de vouloir parler; mais tout à coup ses yeux égarés se fermèrent, et une affreuse convulsion termina sa vie....

Delrive resta stupéfait.

« Sans doute, se dit-il, ce vieillard qui m'aimait m'a fait présent de cette cassette; je puis légitimement accepter un don de l'amitié.... Mais ne perdons point de temps. »

En disant ces paroles, Delrive porta la cassette dans sa propre chambre, à côté de celle de M. d'Orselin; il l'enferma dans son secrétaire, et, revenant promptement dans l'appartement de M. d'Orselin, il sonna et appela tous les gens de la maison. On accourut; mais tous les secours furent inutiles, M. d'Orselin n'était plus.

La justice vint mettre les scellés chez le défunt. Il était neuf heures du soir; on condamna la porte de l'appartement de Delrive qui donnait dans la chambre de M. d'Orselin, et Delrive, qui avait une autre porte de dégagement, se renferma chez lui.

III

A minuit, tout étant calme dans la maison, Delrive, agité, pensif, ouvrit la mystérieuse cassette.... Il y trouva cinq mille louis d'or et quatre gros diamants d'un très grand prix....

« Quoi! dit-il, ce vieillard, qui se disait si pauvre, possédait un tel trésor! Me voilà donc, par ce bienfait, à l'abri du besoin! M. d'Orselin n'a point fait de testament, il me l'a dit. »

A cette réflexion en succéda une autre : « n'était-il pas bien singulier que M. d'Orselin, dans ses der-

niers moments, précisément à l'instant où il se préparait à remplir un devoir religieux, eût été si occupé du désir de faire à un étranger un présent si considérable?... Il avait un neveu dans la misère.... N'avait-il pas craint que cette cassette ne fût volée par la servante qui le gardait? N'était-ce pas un dépôt qu'il avait voulu confier à Delrive pour le faire remettre à son héritier naturel?... » Delrive cherchait en vain à repousser ces idées, il en était obsédé.

Puis, se rappelant le jour où M. d'Orselin lui avait dit : « Je vous donnerai.... je vous laisserai.... »

« C'est cela même, se dit-il, il voulait parler de cette cassette. Il m'en a fait don; elle est bien à moi. Chassons ces vains scrupules. »

Après ces raisonnements, Delrive remit la cassette dans son secrétaire, et il se coucha.

Mais ce fut en vain qu'il invoqua le sommeil, un remords invincible éloignait de lui le repos. Il eut beau se promettre de ne point laisser dans la misère le jeune d'Orselin, et de lui faire passer, par une main inconnue, une partie des cinq mille louis, cet accommodement avec sa conscience ne fit qu'augmenter ses remords. Se décider à cette action, c'était avouer qu'il ne pourrait jouir avec tranquillité de la somme entière, et que, par conséquent, ce qu'il s'en réservait ne le rendrait point heureux.

Son agitation augmentait toujours; il se releva à deux heures. Il prit sa lampe de nuit et ralluma sa chandelle.

« A quelle horrible tentation avais-je cédé ! » dit-il.

Puis il rouvrit son secrétaire.

« L'or, dit-il, est beaucoup moins précieux que la paix de la conscience et que le sommeil; je rendrai tout.... »

IV

En prononçant ces mots, il prit la cassette, et, la mettant sur une table :

« Aussitôt qu'il fera jour, continua-t-il, je la porterai chez le magistrat; il faut attendre encore trois heures!... »

En parlant ainsi, de douces larmes humectaient ses paupières; un calme délicieux renaissait dans son cœur. Ses regards se portèrent sur un portrait de sa mère, en miniature, accroché à la cheminée. Il s'attendrit en le regardant.

« Mère chérie! dit-il, tu es contente de moi, n'est-ce pas? »

A ces mots, il s'assit dans un fauteuil et en continuant de regarder le portrait, ses pleurs coulèrent doucement.... Avec quel délice il pensa à la famille infortunée du jeune d'Orselin! Quel plaisir il goûtait à se représenter leur surprise et leur joie!...

Il ne s'endormit point, le sommeil l'eût privé d'une rêverie ravissante....

Aussitôt que le jour parut, Delrive s'habilla; il envoya chercher une voiture, il prit la cassette, et se rendit chez le premier magistrat de la ville.

Là, il déclara que feu M. d'Orselin, privé de la parole, mais ayant sa connaissance, lui avait donné ses clefs, indiqué la cassette; Delrive ajouta que M. d'Orselin avait un neveu en Espagne, et qu'il pensait qu'on devait lui envoyer ce dépôt.

Ce procédé de Delrive, qui n'était qu'un acte de probité, parut une belle action. Le magistrat, qui était un homme vertueux, conçut pour lui la plus vive amitié, et, s'informant de sa situation, il lui conseilla d'aller lui-même en Espagne et de s'y mettre dans le négoce.

« J'ai à Cadix, poursuivit-il, une liaison intime avec un banquier nommé Mellos; je lui manderai les détails de votre action, il vous recevra à bras ouverts; il possède des richesses immenses, et, en vous livrant au travail, vous pouvez faire là votre fortune. »

Delrive accepta cette proposition, et, deux mois après, il partit pour l'Espagne. Après avoir remis la cassette au jeune d'Orselin, et reçu ses remerciements, il se rendit auprès du banquier Mellos, qui, prévenu par son ami de Lausanne, lui fit le meilleur accueil, l'employa et l'associa bientôt à ses opérations, aussi sûres que lucratives.

A. L.

SINADAB.

I

Un jeune homme de Damas, qui s'était rendu à Suez afin de s'y embarquer pour l'Égypte, se souvint que son père avait été très-lié avec un médecin de cette ville, nommé Sazan, mort depuis une dizaine d'années. Il demanda des nouvelles de Sinadab son fils; on lui dit qu'il était en bonne santé et dans une situation prospère.

Il alla le voir.

Le fils de Sazan le reçut à merveille et l'engagea à dîner.

Le repas fut splendide.

Mais sur la fin de ce repas, le jeune homme de Damas fut bien surpris de voir entrer dans la salle à manger un vieillard d'un aspect vénérable, qui adressa ces paroles au maître de la maison :

« Souvenez-vous, Sinadab, que Dieu nous a donné dans notre père et dans notre mère nos meilleurs amis et nos conseillers les plus sûrs; c'est Dieu qui nous parle par leur bouche : malheur à celui qui n'obéit pas à leurs prescriptions ! »

Sinadab, à ces paroles, se leva de table les larmes aux yeux; il se prosterna ensuite, resta quelque temps en prière, et puis se relevant :

« Sage vieillard, dit-il, je n'oublierai jamais ce salutaire conseil : mes malheurs passés l'ont assez gravé dans ma mémoire; mais ne laissez pas de me les rappeler tous les jours, ainsi que je vous en ai prié. »

Puis, s'adressant au jeune homme de Damas, il lui dit :

« Ce vieillard est l'iman de la mosquée voisine. Sur ma demande, il vient tous les jours accomplir la cérémonie dont vous venez d'être témoin. Elle vous surprend sans doute. Votre surprise cesserait, si je vous disais pour quelle raison j'ai voulu que ce vénérable vieillard vint chaque jour me répéter les paroles que vous venez d'entendre. »

Le jeune homme ayant alors témoigné beaucoup de curiosité de savoir cette histoire, Sinadab la lui raconta en ces termes :

II

Mon père, qui était médecin à Suez, n'eut que moi d'enfant, et n'épargna rien pour mon éducation. Il aurait souhaité que j'eusse embrassé la même pro-

fession que lui, mais cette profession ne me plaisait pas; en outre, j'étais étourdi et léger, et j'avais peu de goût pour l'étude. Je n'avais que vingt ans quand j'eus le malheur de perdre cet excellent père.

Avant de rendre le dernier soupir, il me dit :

« Mon enfant, Dieu m'appelle à lui avant que l'âge et l'expérience aient suffisamment mûri ta raison. Je te laisse une grande fortune; garde-toi bien de la dissiper. En outre, mon fils, je vais te donner trois conseils que je t'engage à suivre dans tout le cours de ta vie si tu ne veux t'exposer à de grands malheurs. Ne compte jamais sur la faveur d'un roi, sur la reconnaissance d'un courtisan, ni sur la discrétion d'une femme. En outre, je te le répète, sois économe de ton bien. »

Je lui promis en pleurant et en sanglotant de suivre fidèlement les avis qu'il me donnait.

Il ferma les yeux pour jamais et remit son âme entre les mains de l'ange de la mort. Je redoublai mes larmes à ce triste spectacle, et je lui rendis les derniers devoirs avec toute la tendresse imaginable.

Je trouvai sous son chevet la copie d'un testament qu'il avait déposé chez le cadi. Il me laissait tous ses biens, sans aucune exception; seulement, quant à un petit jardin qui était hors des portes de Suez, et au bout duquel était un petit salon assez propre, il me recommandait de ne le vendre jamais, pour quelque raison que ce pût être.

Après avoir passé un mois sans m'occuper d'autre chose que de mon deuil, je pris connaissance de mes affaires. La fortune que mon père me laissait était très-considérable; mais, comme je vous l'ai dit, j'étais léger, étourdi, j'eus bientôt oublié la promesse que j'avais faite d'être économe. J'assemblai chez moi mes amis, au nombre de huit. Je leur fis à chacun un beau présent, et je les retins dix jours de suite dans ma maison, où

je les régalai somptueusement. Enfin, pour ne vous point ennuyer par un récit exact de toutes mes folies, et des dépenses insensées auxquelles je me livrai tous

les jours, je vous dirai qu'après avoir mené une pareille vie pendant près de deux ans, je me trouvai tout d'un coup sans argent. Mes amis, qui avaient profité de mes extravagances et pris part à tous mes plaisirs, me conseillèrent de me défaire de mes bijoux et de mes meubles : je les vendis pièce à pièce pour la moitié ou le quart de ce qu'ils valaient. Je me défis ensuite des propriétés que m'avait laissées mon père, à l'exception du petit jardin, que

je gardai par respect pour ses dernières recommandations; bientôt, outre ce jardinet, il ne me resta plus rien, si ce n'est un faucon que j'avais dressé à la chasse.

Quand mes amis me virent en proie à une telle misère, ils m'abandonnèrent aussitôt. J'eus beau leur reprocher leur ingratitude, ils se moquèrent encore de moi; il n'y en eut qu'un seul qui, ayant pitié de l'état où j'étais, me donna dix sequins.

Il y avait deux jours que je n'avais mangé. Je reçus cet argent comme un présent du ciel, et, honteux de l'indigne vie que j'avais menée, j'allai au port de Suez dans le dessein de m'embarquer sur le premier vaisseau qui partirait. J'en trouvai un qui prenait la route d'Adel. Je n'eus que le temps de faire, avec le peu d'argent que j'avais, de légères provisions pour mon embarquement. Je partis avec mon faucon, et nous arrivâmes à Adel sans aucun accident.

III

Il ne m'était resté que trois sequins des dix que l'on m'avait donnés; je résolus de les ménager, et de tâcher de vivre de l'industrie de mon faucon. J'avais un talent tout particulier pour dresser les oiseaux à la chasse; le mien y réussissait à merveille. Je l'avais accoutumé à ne



Dieu m'appelle à lui. (Page 252, col. 1.)



Le roi d'Adel demanda combien je voulais vendre mon oiseau. (Page 253, col. 1.)

point tuer les animaux sur lesquels il fondait; il leur arrachait seulement les yeux de deux coups de bec, et les prenait ensuite tout en vie et me les apportait. Je ne

manquai donc point de gibier pour me nourrir, ainsi qu'une pauvre veuve fort âgée, qui m'avait retiré chez elle; j'en portais même tous les jours au pourvoyeur



Derrière un grand voile de gaze je vis les trois princesses. (Page 253, col. 2.)

du roi, qui me le payait grassement, et qui, surpris de ce que je lui racontais de mon oiseau, en fit le rapport au roi.

Ce prince, qui aimait fort la chasse, m'envoya chercher. Il me dit qu'il voulait voir voler mon faucon, et que je me tinsse prêt le lendemain à la pointe du jour. J'obéis avec joie; et le roi fut tellement charmé de l'adresse, de la légèreté et de l'obéissance de mon oiseau, qu'il me demanda combien je voulais le lui vendre.

« Seigneur, lui répondis-je, c'est l'unique bien qui me reste de plus de deux cent mille sequins que mon père m'avait laissés en mourant; ce seul faucon me fait vivre depuis que je suis dans la misère; mais puisqu'il a le bonheur de plaire à Votre Majesté, je n'en serai que trop payé par l'honneur que j'espère qu'elle me fera de l'accepter. »

Le roi d'Adel, charmé de devenir propriétaire de mon oiseau, me fit donner sur le champ vingt mille sequins, me logea dans son palais, et m'accorda le titre et les appointements de premier veneur. En un mot, ce prince eut tant de bonté pour moi que je devins, en peu de temps, son premier vizir et son unique confident. Je l'accompagnais tous les jours à la chasse, où il prenait un plaisir extrême;

et je ne le quittais ordinairement que bien tard dans la soirée.

« Que je serais malheureux, me disait-il un jour, si je vous perdais! je vous dois les plus agréables moments de ma vie.

— Seigneur, repris-je, la faveur des princes est trop inconstante pour qu'un homme sage puisse y compter sûrement. Je suis aujourd'hui comblé de vos faveurs; demain, peut-être, serai-je accablé sous le poids des chaînes dont vous ordonnerez qu'on me charge.

— Non, non, vizir, me dit-il, ne craignez rien; je vous aimerai toujours; et pour vous attacher plus fortement à moi, et vous faire entièrement oublier votre patrie, je veux que vous épousiez une de mes sœurs. J'en ai trois d'une rare beauté; je vais vous les faire voir sans qu'elles le sachent; et si vous n'avez pas d'autre engagement, je prétends que celle qui vous plaira le mieux devienne votre épouse. »

Confus de tant de bontés, je me prosternai aux pieds du roi d'Adel. Il me releva, et m'embrassant

avec tendresse, il me fit passer dans son cabinet, me plaça derrière un grand voile de gaze noire, et ordonna qu'on allât chercher les trois princesses.



Ma chère Zulma, j'ai dessein de vous marier. (Page 254, col. 1.)

IV.

Les ordres du roi furent exécutés avec une extrême promptitude. Je vis, un moment après, entrer trois dames d'une merveilleuse beauté. Ce prince causa quelque temps avec elles sur des choses fort indifférentes. Ensuite, les ayant renvoyées dans leurs appartements, il me fit sortir de derrière le voile.

« Eh bien, mon cher vizir, me dit-il, quelle est celle de mes trois sœurs dont tu me demandes la main ? »

Je lui nommai la plus jeune des trois, puis j'ajoutai :

« Quelque bonté que Votre Majesté ait pour moi, mon bonheur serait imparfait si je n'obtenais pas la princesse d'elle-même.

— Voilà des sentiments bien délicats, répondit le roi ; je veux pourtant te donner encore cette satisfaction. »

Alors il ordonna qu'on fit venir Zulma (c'était le nom de la princesse). Elle parut un instant après.

« Ma chère Zulma, lui dit le roi, j'ai dessein de vous marier, mais je ne veux point forcer votre inclination. Le vizir Sinadab, que voici, à qui je viens de vous proposer pour épouse, ne veut aussi devoir votre main qu'à vous-même. Je vous laisse avec lui. Ayez ensemble un entretien avant de me donner une réponse positive, et comptez que de quelque manière que vous décidiez, je ne vous en saurai point mauvais gré. »

Le roi d'Adel se retira alors. Il est inutile de vous rapporter la conversation que nous eûmes Zulma et moi. Elle me donna à entendre qu'elle obéirait sans répugnance au roi son frère. Quelques jours après, notre mariage fut célébré avec toute la magnificence possible.

J'étais le plus heureux des hommes ; le roi n'accordait de faveur à personne que sur ma demande, et chacun s'empressait à me plaire.

Dans la foule des courtisans, je distinguai un jeune homme appelé Roumy, que le roi ne pouvait souffrir parce qu'il était fils d'un homme dont il avait eu à se plaindre et dont il avait fait raser la maison et confisqué les biens. Ce jeune homme, empressé, intelligent, aimable, paraissait désireux de gagner mon affection ; il y parvint. Je le tirai de sa pénible situation ; le roi, à ma sollicitation, lui accorda ses bonnes grâces et lui rendit les biens de sa famille. Ce jeune homme devint le meilleur de mes amis, et fit, dans plus d'une circonstance, éclater son dévouement pour moi.

Je ne doutais pas que dans l'occasion il n'exposât volontiers sa vie pour me prouver sa reconnaissance.

Une nuit que je ne dormais pas, je pensai au dévouement que me montrait Roumy, et à l'amitié du roi, qui semblait croître de jour en jour ; les dernières paroles de mon père me revinrent dans l'esprit ; je n'en fis que rire. « Vraiment, pensais-je en moi-même, l'âge avait rendu mon père trop chagrin, trop défiant. Il me disait de ne jamais compter sur la faveur d'un roi. Celui d'Adel ne m'a-t-il pas comblé de bienfaits ? Ne m'a-t-il pas donné sa sœur en mariage ? Depuis cinq ans, son amitié pour moi s'est-elle démentie un seul instant ? La faveur dont je jouis n'est-elle pas aussi solide qu'elle est éclatante ? Mon père me disait aussi de ne jamais compter sur la reconnaissance d'un courtisan. Roumy ne m'a-t-il pas prouvé la sienne dans plus d'une occasion ? Il affronterait mille morts pour moi,

j'en suis certain... Ah ! quant à son dernier conseil, je présume qu'il est aussi peu fondé que les autres... Essayons... je veux mettre la discrétion de ma femme à l'épreuve... Je suis sûr d'avance que je n'aurai qu'à m'en applaudir. »

Je dormis après avoir fait ces belles réflexions. Elles me revinrent dans l'esprit le lendemain. Après avoir rêvé quelque temps, je m'avisai de l'expédient que vous allez entendre.

Z.

(La fin au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

SPIRIDION.

Saint Spiridion, évêque de Trimithonte, dans l'île de Chypre, partageait son revenu en deux portions égales ; l'une était distribuée aux pauvres, l'autre servait à sa subsistance, et plus encore à prêter à tous ceux qui étaient dans le besoin. Si quelque infortuné, pressé par ses créanciers, manquait de ressources pour les satisfaire, il en trouvait une assurée auprès du saint prélat, qui lui disait avec bonté :

« Allez à mon coffre, mon ami ; prenez ce qui vous sera nécessaire ; rapportez-le dès que vous pourrez, car cet argent n'est point à moi, il appartient à l'indigence. »

Et l'on prenait ce qu'on voulait, sans que ce généreux pasteur parût y faire la moindre attention.

Un jour, un homme abusa de ce détachement héroïque, et crut pouvoir tromper le charitable évêque. Il lui avait emprunté une somme très-considérable ; il la rapporte, feint de la remettre dans le coffre, la garde et l'empporte. Quelque temps après, il a besoin de recourir de nouveau à la libéralité de Spiridion.

« Prenez, mon ami, prenez, » lui dit le prélat.

Le fourbe, qui se flattait déjà d'une nouvelle infidélité, court au coffre, mais il le trouve vide. Étonné, il en instruit l'évêque.

« Cela me surprend, répond Spiridion. Vous êtes le premier qui n'ayez rien trouvé dans ce coffre. Il faut, mon frère, que vous n'ayez point rapporté ce que vous avez pris la dernière fois, et ce qui vous arrive est un effet de la justice de Dieu, qui a voulu vous punir de votre avarice. »

Ces paroles furent un coup de foudre. Le coupable, couvert de confusion, fit l'aveu de sa faute. Le bon prélat, touché de ses larmes, voulut bien la pardonner, à condition qu'il la réparerait, en se mettant, par son travail, en état de payer sa dette.

H.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Ce qui, dans mon souvenir, fait le charme de ma patrie, c'est l'impression qui me reste des premiers sentiments dont mon âme fut comme imbuë et pénétrée par l'inexprimable tendresse que ma famille avait pour moi. Si j'ai quelque bonté dans le caractère, c'est à ces douces émotions, à ce bonheur habituel d'aimer et d'être aimé, que je crois le devoir. Ah ! quel présent nous fait le ciel lorsqu'il nous donne de bons parents !

J'avais appris à lire dans un petit couvent de religieuses, bonnes amies de ma mère. De là, je passai à

l'école d'un prêtre qui, gratuitement et par goût, s'était voué à l'instruction des enfants. Fils unique d'un cordonnier, le plus honnête homme du monde, cet ecclésiastique était un vrai modèle de la piété filiale. J'ai encore présent l'air de bienséance et d'égards mutuels qu'avaient l'un avec l'autre le vieillard et son fils, le premier n'oubliant jamais la dignité du sacerdoce, ni le second la sainteté du caractère paternel.

A cette école, j'avais un camarade qui fut pour moi, dès mon enfance, un objet d'émulation. Son air sage et posé, son application à l'étude, le soin qu'il prenait de ses livres, où je n'apercevais jamais aucune tache, ses blonds cheveux, toujours si bien peignés, son habit toujours propre dans sa simplicité, son linge toujours blanc, étaient pour moi un exemple sensible; et il est rare qu'un enfant inspire à un enfant l'estime que j'avais pour lui. Il s'appelait Durant. Son père, laboureur d'un village voisin, était connu du mien; j'allais en promenade, avec son fils, le voir dans son village. Comme il nous recevait, ce bon vieillard en cheveux blancs! La bonne crème, le bon lait, le bon pain bis qu'il nous donnait! Et que d'heureux présages il se plaisait à voir dans mon respect pour sa vieillesse!

Vingt ans après, nous nous sommes, son fils et moi, retrouvés à Paris sur des routes bien différentes : mais je lui ai reconnu le même caractère de sagesse et de bienséance qu'il avait à l'école; et ce n'a pas été pour moi une légère satisfaction que d'être parrain d'un de ses enfants.

MARMONTEL.

DANGERS DE LA MOLLESSE D'ESPRIT ET DE LA PARESSE.

Ce que nous avons le plus à craindre, c'est la mollesse et la dissipation. Ces deux défauts sont capables de jeter dans le plus affreux désordre les personnes même les plus résolues à pratiquer la vertu, et les plus remplies d'horreur pour le vice.

La mollesse est une langueur de l'âme qui l'engourdit et qui lui ôte toute vie pour le bien; il faut donc une foi mâle et vigoureuse, qui gourmande cette mollesse sans l'écouter jamais. Un homme mou et dissipé ne peut jamais être qu'un pauvre homme : il ne saurait cultiver ses talents, ni acquérir les connaissances nécessaires, ni s'appliquer courageusement à se corriger. C'est le paresseux de l'Écriture, qui veut et ne veut pas; qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui les mains tombent de langueur dès qu'il regarde le travail de près.

Que faire d'un tel homme? Il n'est bon à rien. Les affaires l'ennuient, la lecture sérieuse le fatigue; il faudrait lui faire passer sa vie sur un lit de repos. Travaille-t-il, les moments lui paraissent des heures. S'amuse-t-il, les heures ne lui paraissent plus que des moments. Tout son temps lui échappe; il ne sait ce qu'il en fait, il le laisse couler comme l'eau sous les ponts.

Demandez-lui ce qu'il a fait de sa matinée : il n'en sait rien, car il a vécu sans songer qu'il vivait. Il a dormi le plus tard qu'il a pu, s'est habillé fort lentement, a parlé au premier venu, a fait plusieurs tours dans sa chambre. Le déjeuner est venu; l'après-midi se passera comme la matinée, et toute la vie comme cette journée. Encore une fois, un tel homme n'est bon à rien.

FÉNELON.

MORALE DE L'ENFANCE.

(SUITE.)

Voyez-vous un méchant de vous se divertir, Même en dire du mal? Enfants, point de colère; Ne vous en vengez point : mais, tâchant de mieux faire, Punissez ce méchant en le faisant mentir.

C'est un bien grand défaut que d'aller rapporter. Ne vous permettez pas cette lâche vengeance. Si l'on vous fait du mal, sachez le supporter; Qu'un oubli généreux suive à l'instant l'offense.

L'envie est le chagrin injuste et méprisable Qu'inspire le mérite ou le bonheur d'autrui. Elle porte à la haine; et l'envieux, coupable, Se dessèche, et périt ou de rage ou d'ennui.

Au bonheur du prochain ne portez point envie Pour lui, pour ses succès faites plutôt des vœux; Et, chassant loin de vous la basse jalousie, Tâchez de mériter comme lui d'être heureux.

La paresse est l'amour d'un indolent repos, Qui, nous faisant haïr jusqu'aux moindres travaux, Conduit, par un effet constant et nécessaire, L'homme riche à l'ennui, le pauvre à la misère.

La paresse toujours chérit l'oisiveté :

Or, cette oisiveté de tout vice est la mère.

Trop souvent par l'ennui, quand on ne veut rien faire, Aux plus honteux excès on peut être porté.

MOREL DE VINDÉ.

ÉCOUTER ET PARLER.

Démosthènes disait un jour à un grand causeur :

« Savez-vous pourquoi la nature ne nous a donné qu'une langue et nous a accordé deux oreilles?

— Non, répondit l'homme.

— Eh bien, dit Démosthènes, c'est pour nous avertir qu'on doit écouter deux fois plus qu'on ne parle. »

PRÉVOYANCE DE LA FOURMI.

Ce petit animal paraît savoir que l'hiver est long et que le blé mûr n'est pas longtemps exposé dans les champs; aussi, durant la moisson, la fourmi ne dort plus. Elle traîne, avec de petites serres qu'elle a à la tête, des grains qui pèsent trois fois plus qu'elle, et elle avance, comme elle peut, à reculons. Quelquefois elle trouve en chemin quelque amie qui lui prête secours, mais elle ne s'y attend pas.

Le grenier où tout doit être porté est public, et aucune ne pense à faire sa provision à part. Ce grenier est composé de plusieurs chambres qui s'entre-communiquent par des galeries, et qui sont toutes creusées si avant, que les pluies et les neiges de l'hiver ne pénètrent point jusqu'à leur voûte. Les souterrains des citadelles sont des inventions moins anciennes et moins parfaites; et ceux qui ont essayé de détruire des fourmilières qui avaient eu le loisir de se perfectionner, n'y ont presque jamais réussi, parce que les rameaux s'en étendent trop au large pour qu'elles se sentent du ravage qu'on fait à l'entrée.

Lorsque les greniers sont pleins et que l'hiver approche, on commence à mettre en sûreté le grain en le rongéant par les deux bouts et l'empêchant par là de germer.

Voilà le fonds incompréhensible d'industrie que Dieu a mis dans ce petit animal. Voilà cette espèce d'intelli-

gence qu'il lui a donnée pour nous forcer à remonter jusqu'à lui, à qui seul il appartient de faire de tels prodiges.

DUGUET.

L'ORGUE.

L'orgue est un admirable instrument de musique, composé d'un nombre considérable de tuyaux dans lesquels on fait entrer l'air au moyen d'un soufflet. L'air, en s'échappant de ces tuyaux, produit, selon

qu'ils sont plus ou moins grands, un son plus ou moins aigu ou grave. L'orgue a un clavier et des touches comme le piano; celui qui sait jouer de l'un de ces instruments peut jouer de l'autre. Ordinairement il a plusieurs claviers destinés à produire des sons d'une nature différente; on les appelle jeux de flûte, de haut-bois, de trompette, de cornet, de voix humaine, de bombarde. L'orgue est à lui seul une espèce d'orchestre complet aux ordres de celui qui sait le manier.

Les tuyaux sont en bois ou plus souvent faits avec



Visite dans une fabrique d'orgues.

un mélange d'étain et de plomb; ils sont placés debout, du côté de leur embouchure, dans des trous pratiqués à la partie supérieure de caisses de bois appelées *sommiers*; à chaque rangée de tuyaux correspond une réglette de bois, percée aussi de trous à des distances égales aux trous du sommier et appelée *registre*; en poussant ce registre, on ferme l'entrée du vent fourni par les soufflets. Quand l'organiste passe le doigt sur une touche, celle-ci tire une baguette qui ouvre une soupape correspondante au trou du registre; le vent pénètre alors dans le tuyau, et celui-ci rend le son qui lui est propre.

Ayuntamiento

L'orgue est surtout en usage dans les églises; ses sons en remplissent bien l'étendue.

L'organiste ne joue pas seulement avec les mains; il fait aussi avec ses pieds mouvoir des touches qu'on appelle *pédales*.

C'est un art très-difficile que de bien jouer de l'orgue.

Les orgues les plus célèbres de Paris sont à Saint-Eustache et à Saint-Sulpice.

Il y a à Paris de célèbres manufactures d'orgues.

Notre gravure représente un de ces ateliers, dans lequel un artiste fait, devant une nombreuse assistance, l'essai d'un nouvel instrument.

A.